PULPILIBRI TRADUCTION

On a beaucoup parlé du printemps 68 et on continue de le faire, et pas seulement en littérature, et on le fera probablement encore pendant de nombreuses années. Ce fut l’acmé des revendications ouvrières et estudiantines, de la révolte féministe et des luttes pour les droits civiques universels de l’après-guerre. Tout ne s’est pas passé comme prévu, mais cette période a constitué, sans aucun doute, une ligne de démarcation entre une époque et une autre, la bourgeoisie et l’aristocratie défendant durement leurs privilèges contre les revendications égalitaires. Quand débuta le mouvement, Claude ARNAUD, auteur et protagoniste de ce roman autobiographique publié en France en 2010 a treize ans. Troisième d’une famille aisée comportant quatre fils, l’adolescent n’hésite pas à se jeter dans le mêlée politique et sociale sous la houlette d’un de ses aînés, Philippe. Ainsi commence l’histoire d’un garçon qui vivra à la première personne toutes les combats et les contradictions d’un moment historique qui marqua le déclencheur d’un tournant conduisant à une mutation de la société.

Les changements radicaux qui en ont suivi sont encore perceptibles aujourd’hui. Choisi par la mère pour conjurer son désir d’avoir une fille, Claude est un prénom aussi bien masculin que féminin. La famille Arnaud vit confortablement et paraît sereine. Un père qui aime éperdument sa femme, bien plus jeune que lui et très belle, entretient néanmoins un rapport conflictuel avec ses fils qui n’évoluent pas comme il l’aurait souhaité en tournant le dos aux Ecoles susceptibles de leur ouvrir les plus grands postes. L’intolérance des trois aînés se déchaine dès les prémisses de la rébellion sociale. Claude fait son chemin en se livrant à toutes les expériences possibles et imaginables : drogues, sexe, groupuscules politiques, tout en cherchant une identité qui semble inaccessible ou, mieux, qu’il refuse de vouloir définir. Une voie qui semble le mener à l’autodestruction, un but qu’atteindra son ainé Pierre, nihiliste à la recherche de quelque chose qui n’existe pas, tandis que l’autre vivra sa révolte de manière plus individualiste et intellectuelle – tout trois s’élevant frontalement contre les valeurs paternelles.

Pendant toutes ces années, la famille Arnaud sort des préoccupations affectives de Claude, sous l’effet de choix extrêmes. « Les révolutions sont belles à leur aurore, mais l’âge est féroce pour elles, et je ne veux pas vieillir en défilant », dit à un certain moment l’auteur, comme si la procrastination menait toujours à l’échec. ARNAUD n’épargne personne, lui-même en particulier, il n’édulcore jamais les moments tragiques ou cruels qu’il vit, n’adoucit pas les blessures qu’il s’impose, comme si le processus de rédemption (et non de négation) devait forcément en passer par la souffrance. Non qu’il renie ce qu’il a vécu, mais parce qu’il regarde les faits, les années passants, avec d’autres yeux. Ce passage pourrait constituer la clef du roman : « Qui aurait pu oser affirmer que les brumes stupéfiantes dans lesquelles nous évoluions n’étaient pas la vie réelle ? Comment admettre que notre sens de l’irréalité faisait partie des privilèges que nous avions reçus en naissant, dans un pays gâté par l’histoire et la géographie, dans une veille partout enviée ? Comme les protagonistes des *Voleurs* de Mishima, nous avons perdus *la mesure de ce qui est réel*. Le destin s’est chargé de dissoudre le noyau de cette période, en nous projetant à des années-lumières l’un de l’autre, dispersant des particules autrefois intimement unies. » Une fragmentation jamais surmontée depuis, alors que nous sommes sous l’effet d’une restauration néo-capitaliste (post ?) globale et alors que nous en aurions désespérément besoin. » Roberto STURM